



GENESE DE LA PRATIQUE, DE LA RECHERCHE ET DE L'ENSEIGNEMENT VETERINAIRES DANS LE PAYS FLAMAND

Marc Mammerickx

*"La science n'a point de patrie,
mais les savants en ont une"*
Louis Pasteur

L'histoire de la médecine vétérinaire peut se prévaloir d'une certaine antériorité par rapport à l'histoire de la médecine humaine, parce que les animaux et les maladies des animaux ont précédé de plusieurs millions d'années l'apparition de l'homme sur terre. On a, en effet, trouvé des traces de maladies sur les ossements des iguanodons et autres dinosaures; cette matière est du domaine d'une science qu'on appelle paléopathologie. Aussitôt que l'homme est apparu sur terre, dans l'obligation qu'il était de se nourrir de la chair des animaux, il a dû par nécessité prodiguer des soins médicaux à ces animaux; c'est ainsi qu'est née la pratique vétérinaire. Dès lors, on trouve les traces d'un art vétérinaire chez tous les peuples de l'Antiquité (1).

Les civilisations anciennes ne faisaient pas la distinction entre médecine vétérinaire et médecine humaine et leur médecine était un mélange de pratiques empiriques et de pratiques théurgiques. A côté de véritables praticiens il y avait donc des prêtres-vétérinaires. En Grèce, à partir du Ve siècle avant J.-C. apparaissent des *hippiatres* qui sont de vrais professionnels spécialisés dans les soins aux chevaux. Ce siècle peut s'appeler *siècle des hippiatres* à l'instar du *siècle d'or* des philosophes (Socrate, Sophocle, Euripide et Xénophon) et du *siècle d'Hippocrate* des médecins. Rome assimile l'héritage grec et développe à côté de la médecine du cheval, celle des autres espèces (bovins, moutons, oiseaux et chiens). L'époque romaine est marquée par la rédaction de nombreux ouvrages qui nous sont parvenus.

Parmi les auteurs de ces écrits, souvent encyclopédiques, il faut surtout signaler Columelle qui, au début de l'ère chrétienne, crée le mot *vétérinaire*.

À l'époque de la conquête romaine des Gaules, la médecine vétérinaire est déjà fort développée. C'est alors que s'établissent dans nos régions les premiers praticiens gallo-romains. On les trouve essentiellement dans les *mansio*, des relais pour chevaux situés tous les 45 km le long des chaussées romaines (2). Sur de nombreux sites archéologiques, on a trouvé des objets qui témoignent de l'activité de ces vétérinaires gallo-romains et notamment des ferrures thérapeutiques destinées à fixer un pansement au bas des pattes des animaux.

La médecine vétérinaire antique ne survit pas à l'effondrement de l'Empire romain. Au Moyen Age, le vétérinaire a disparu, mais l'élevage prend de l'extension; le cheval notamment reste un animal indispensable à la société. Il fallait donc nécessairement assurer des soins médicaux aux animaux. Pour le cheval, la tâche est reprise par le chef des écuries, le *maréchal*, qui trouve un adjoint en la personne du *maréchal-ferrant* né de l'introduction de la ferrure à clou en Occident, au XI^e siècle, par les Croisés. Le berger assure alors les soins médicaux aux bestiaux.

Ce qui caractérise surtout le Moyen Age dans nos régions, c'est l'apparition de la médecine théocratique qui engendre le culte des saints guérisseurs. Dieu, dispensateur du bien et du mal, est invoqué, par l'intermédiaire de ses saints, pour restaurer le bien et donc la santé. La ville de Gand possède deux patrons : Saint Bavon, comme chacun sait, et Sainte Pharaïlde (en néerlandais Sinte Veerle). Cette dernière, représentée dans l'iconographie populaire avec des oies, a été longtemps vénérée pour la santé du bétail et pour obtenir du bon beurre, non seulement à Gand, mais également dans d'autres localités (3). Des érudits se sont demandés si ce n'est pas le nom de la ville de Gand qui aurait donné lieu à caractériser sa patronne par une oie (oie : gans en néerlandais; ganta, gantua, etc. en bas-latin). Les saints guérisseurs des animaux sont très nombreux en Flandre, mais nous ne pouvons pas aborder cette matière dans le cadre de notre exposé. Il faut, toutefois, préciser que le drapelet de pèlerinage qui accompagne souvent les manifestations folkloriques entourant le culte des saints guérisseurs, semble

bien une coutume originaire de Flandre (4). Des artistes flamands célèbres ont illustré des drapelets.

Alors qu'en Europe la tradition et l'empirisme étouffent la science, l'Is-lam devient au Moyen Age le refuge de la culture. Par la péninsule ibéri-que, après le retrait des Arabes, l'héritage scientifique antique reviendra en Europe.

A partir de la Renaissance, la confusion s'installe entre les maréchaux et les maréchaux-ferrants. Ces derniers prennent le dessus et l'immense ma-jorité des animaux est alors soignée par le maréchal-ferrant. Puis, une foule d'empiriques de tous poils se mettent également à pratiquer la médecine vé-térinaire : bouchers, équarisseurs, bergers, bouviers, sorciers, etc. Cette si-tuation dure jusqu'au XVIIIe siècle et même au-delà. Chez ces empiriques on trouve encore la dualité déjà en vogue trois à quatre mille ans plus tôt dans les civilisations antiques : un mélange de pratiques théurgiques irra-tionnelles et de pratiques empiriques rationnelles. En fait, la Renaissance n'apporte rien à la médecine vétérinaire pratique qui reste à l'écart du mou-vement de rénovation générale. La médecine humaine entame son renou-veau dès le XVe siècle, si bien qu'un fossé se creuse et s'approfondit entre les deux médecines pendant quatre siècles.

Cependant, la grande vogue de l'équitation entraîne un vif intérêt pour le cheval de selle. Des nobles et des lettrés daignent s'occuper du cheval et on voit apparaître une nouvelle profession : les *écuyers*. Ceux-ci et les *aca-démies d'équitation* qu'ils fondent dans toute l'Europe font la caractéristi-que de la période qui s'étend du XVIe au XVIIIe siècle. Les écuyers pu-blient des ouvrages qui contiennent non seulement des principes d'équita-tion, mais également des notions d'anatomie et de médecine. Leur méde-cine, en quelque sorte évoluée, n'est mise en pratique que dans les manèges, les haras et les écuries des rois et des grands seigneurs.

A la fin du XVIIIe siècle, par suite des guerres incessantes, de nom-breuses épizooties ravagent l'Europe occidentale et il n'y a toujours pas d'hommes spécialisés pour les combattre. C'est à coups d'ordonnances et de placards que les autorités gouvernantes s'opposent aux maladies conta-gieuses (Fig. 1).



ORDONNANTIE

ALfoo haere MAJESTEYT de Keyserinne Douariere Koninginne Apostolique &c. by de respectieve Placcaerten van den 10. Mey ende 10 November 1769, alhier gepubliceert den 24. der selve maendt November, genomen heeft de noodige maet regels om te voor-

komen dat de besmettelycke Sicckte onder het Vee namentlyck onder de hoorne Beeften nietvoorder soude indringen ofte bereycken dese landen ende dat men ondervindt dat het gestatueerde by de voorsz. Placcaerten met geene genoeghsaeme oplettentheyt en wort achtervolght, soo is't dat Myne Heeren die Schouteth, Communiemeesteren, Schepenen ende Raedt der Stadt ende Provincie van Mechelen hier over gehoord hebbende de Dekens van het Beenhouwers Ambacht deser stede, hebben goetgevonden tot naukeuriger Observantie der geseyde Placcaerten te ordonneren ende sta-

Figure 1. Ordonnance de l'impératrice Marie-Thérèse, datée de 1769, relative à la peste bovine dans la région de Malines (Coll. de l'auteur).

En 1762, la première école vétérinaire est fondée à Lyon, en France, par Claude Bourgelat (5). Bourgelat est un écuyer, chef de l'Académie d'équitation de Lyon, et donc un héritier de la tradition vétérinaire la plus évoluée. De plus, il est encyclopédiste, ami de Diderot et d'Alembert, et il participe au mouvement philosophique rénovateur qui part de France. Enfin, il trouve un appui chez un ami, Bertin, ministre des Finances qui est surtout intéressé par le côté utilitaire de la médecine vétérinaire. Toutes ces circonstances sont favorables et expliquent la réussite de son entreprise. Bourgelat fonde aussi une seconde école vétérinaire à Alfort, près de Paris, en 1765, et, à partir de ce moment, les écoles vétérinaires se multiplient dans le monde (6).

La plupart des pays européens envoient des élèves en France en vue de fonder des écoles vétérinaires; c'est le cas de l'Allemagne, de l'Italie, de l'Autriche, des pays scandinaves, de l'Espagne, du Portugal et de l'Angleterre. La Belgique est à l'époque sous le régime autrichien et dès 1770, des Belges fréquentent les écoles françaises; ils sont originaires du sud et du nord du pays. Puis, la Belgique est annexée à la France et c'est donc tout naturellement que les Belges continuent à fréquenter les écoles françaises (7).

En 1815, notre pays passe sous le régime hollandais et, peu de temps après ce mariage, en 1821, s'ouvre une école vétérinaire à Utrecht où se retrouvent des élèves belges tant du nord que du sud (8).

L'Ecole vétérinaire d'Utrecht est fondée par des médecins et elle fonctionne déjà lorsqu'on se rend compte qu'il n'y a pas de vétérinaire dans le corps professoral. On répare cette lacune en confiant la clinique à Louis Cambier, un vétérinaire belge originaire du Hainaut. Cambier n'est pas professeur, mais il porte seulement le titre de vétérinaire de l'école; il a pour collègue un maréchal-ferrant. On perd assez vite la trace de Cambier qui est remplacé par un des premiers élèves diplômés à Utrecht. Ces précisions attirent l'attention sur la spécificité de l'Ecole d'Utrecht qui est pratiquement la seule école vétérinaire en Europe à ne pas être de tradition française.

La période hollandaise de notre histoire est brève et pendant celle-ci, des Belges continuent à fréquenter l'Ecole d'Alfort en France. Parmi ceux-ci, on trouve les fondateurs de l'Ecole de Cureghem qui voit le jour en 1832 (9). Cette école belge est issue directement d'Alfort, et, pendant une centaine d'années, elle assure la formation des vétérinaires belges. L'Ecole vétérinaire de Cureghem a formé pendant un siècle les vétérinaires issus de toutes nos provinces, mais ne les a pas diplômés (10). Le diplôme officiel était délivré par un jury d'Etat et pendant cette période les Belges ont toujours eu la faculté de faire leurs études dans des établissements étrangers.

C'est en 1934 que l'Ecole vétérinaire de Gand voit le jour à la suite, a-t-on dit, d'un imbroglio politique que nous n'essayerons pas de démêler (11). En se plaçant hors de ce contexte politique, on peut affirmer que l'Ecole vétérinaire de Gand est aussi héritière de la tradition française qu'elle a adoptée en se séparant de l'Ecole de Cureghem. Une école vétérinaire de tradition française est un établissement d'enseignement tel que Bourgelat l'avait façonné en le créant, à savoir : 1. une institution autonome spécifique et fermée sur elle-même; 2. une école marquée par l'autoritarisme et la discipline (longtemps les élèves vétérinaires ont porté l'uniforme et ont été logés dans un internat); 3. un enseignement essentiellement pratique où l'élève doit parfois faire des tâches subalternes (jadis, il forgeait des fers).

Mais une école, une faculté dit-on aujourd'hui, n'est pas seulement faite d'une tradition d'enseignement. Elle est aussi le reflet de tout ce qui fait la spécificité de la population où elle recrute ses élèves; c'est ce qu'on appelle la culture. Ce dernier mot contient la notion de langue, mais aussi et surtout, en ce qui concerne la méthode scientifique, ce qu'on appelle le génie d'un peuple. Nous allons aborder ce point et tenter de prouver que si l'Ecole de Gand est de création relativement récente, l'histoire de la médecine vétérinaire dans la partie nord du pays est très ancienne.

Revenons au XIXe siècle pour assister à la naissance de la *parasitologie vétérinaire* que nous devons à Pierre-Joseph Van Beneden, originaire de Malines, où il naît en 1809 (12, 13). Pierre-Joseph Van Beneden étudie la médecine en Belgique et termine sa formation en France; il revient dans son pays natal au moment où l'Université de Gand vient de réouvrir ses

portes après la Révolution, et y obtient un emploi d'assistant. Il n'occupe pratiquement pas ce poste parce que l'Université de Louvain lui offre la chaire de zoologie encore vacante; il y fait pendant 47 ans une carrière brillante.

Il faut préciser qu'en 1843 Van Beneden épouse la fille d'un Ostendais fortuné qui possède une ostréiculture à Ostende. Ce fait mérite d'être mentionné parce que au moment où Van Beneden entame sa carrière, la zoologie marine est une nouveauté. Il oriente donc ses investigations vers la faune marine et plus particulièrement celle du littoral belge. Au cours de ses nombreux séjours familiaux à Ostende, où il installe un petit laboratoire, il visite fréquemment le marché aux poissons, la minque, pour y trouver du matériel biologique nécessaire à ses études.

L'oeuvre scientifique de Van Beneden est immense et touche à tous les embranchements zoologiques, mais son plus beau titre de gloire est la découverte, en 1850, du cycle biologique des cestodes (14, 15). Les vétérinaires sont peut-être les mieux placés pour mesurer la portée exacte de cette découverte. L'histoire du ténia, dont les animaux sont les hôtes intermédiaires, nous éclaire sur le long chemin qu'à dû parcourir l'esprit humain avant de découvrir ce qui aujourd'hui nous semble un fait élémentaire. C'est, en effet, à l'école primaire que l'on apprend aujourd'hui aux enfants que l'infestation par le ver solitaire, ou ténia, se fait en mangeant de la viande crue. Il faut savoir cependant que pendant des millénaires, personne n'a remarqué le lien existant entre le cysticerque (la larve) et le ténia adulte.

C'est sous le nom de ladrerie que la cysticercose est connue depuis des temps immémoriaux chez le porc (16). Plusieurs auteurs de l'Antiquité ont parlé de la ladrerie du porc : Aristote, Plutarque, Pline, Aristophane, etc. Aucun ne fait un rapprochement entre la cysticercose et le ver intestinal. Plutarque précise que la fréquence de la ladrerie du porc est à l'origine de la prohibition de la viande de porc par les peuples égyptien et juif. Ce sujet est l'objet d'un long débat entre les historiens et ne trouvera sans doute jamais une solution.

A partir du XVIIe siècle, des hommes de science - Francesco Redi en

particulier - s'intéressent à l'étude "des animaux qui vivent à l'intérieur des autres animaux" (17). Ce sont les premiers balbutiements de la parasitologie. Bien que déjà à cette époque Redi pose le principe : "tous les animaux inférieurs naissent de parents qui les ont précédés", c'est la thèse de la génération spontanée - celle qui fait la part belle aux miracles - qui aura le plus d'adeptes. Puis, les savants se contentent de descriptions morphologiques des parasites. C'est ainsi qu'à la fin du XVIIIe siècle on remarque la présence d'une tête de ténia dans le cysticerque. Cette observation aurait pu mener à la découverte du cycle des vers intestinaux, mais l'interprétation donnée et admise à l'époque jette à nouveau un voile sur les esprits. On considère en effet, dès ce moment, le cysticerque comme un ténia égaré qui a arrêté son développement parce qu'il se trouve placé dans les tissus au lieu de se trouver dans le canal intestinal. Les tenants de la théorie de la génération spontanée triomphent.

La découverte du cycle des cestodes est faite sur des poissons capturés à Ostende dont les uns contiennent des larves sans appareil sexuel et les autres des vers adultes dont les proglottis possèdent des appareils génitaux. Ces derniers sont des poissons voraces, mangeurs des premiers et Van Beneden en déduit, fort justement, que les cysticerques agames sont des éléments d'un cycle par lequel doivent passer les ténias avant d'arriver à l'état de vers adultes sexués. L'énigme du cycle des cestodes se trouve ainsi résolue et il ne reste plus qu'à étendre le principe à tous les ténias et cysticerques connus. C'est ce que fait notamment Küchenmeister à Berlin avec *Taenia solium* en contaminant des condamnés à mort avec des cysticerques. Van Beneden, dans des expériences moins discutables sur le plan de l'éthique, fait la démonstration inverse en contaminant des porcs avec des proglottis de *Taenia solium* (14).

En découvrant, en 1850, le cycle des cestodes, Van Beneden ouvre une ère nouvelle pour la parasitologie, démontrant toute l'importance de la connaissance du cycle des parasites impliqués dans les maladies parasitaires. Du point de vue philosophique, les travaux de Van Beneden sont les premiers à ébranler sérieusement le dogme aristotélien de la génération spontanée, ouvrant ainsi la voie à Pasteur qui, trente ans plus tard, mettra définitivement un terme à cette théorie qui a si longtemps obscurci le débat

scientifique. Les travaux de Van Beneden marquent aussi le point de départ de l'étude des zoonoses et de l'expertise sanitaire des viandes.

Faisons une incursion dans l'histoire de l'expertise des viandes. Aussi loin que l'on remonte dans notre législation - les anciennes lois et coutumes de nos villes et nos villages -, on trouve l'interdiction du commerce des viandes ladres. Comme on ne trouve nulle part une allusion à la possibilité de transmission d'un ver à l'homme, on est fondé à admettre que l'interdiction de vente de la viande ladre répond non pas à un souci sanitaire, mais seulement à un but commercial pour protéger l'acheteur en otant du commerce un produit qui s'altère vite et qui est de qualité médiocre.

De tout temps on a parlé dans nos régions de *languyeurs*, des personnes habilitées à découvrir dans la gorge des porcs vivants ou morts, les vésicules ladriques afin d'interdire le commerce de ces viandes. Qui dit contrôleur dit aussi fraudeur; pour déjouer le contrôle, on trouve vite des *épingleurs* qui pratiquent l'épinglage. L'opération consiste à faire éclater les vésicules des cysticerques avec une épingle pour échapper à une saisie de la viande (16).

Ray Lancaster, un zoologiste anglais, a dit qu'un des plus grands services rendus à la science par Van Beneden a été d'avoir perpétué son nom et son génie dans la personne de son fils Edouard (18). Celui-ci, zoologiste comme son père, et professeur à l'Université de Liège, a laissé une oeuvre scientifique considérable. Il s'est particulièrement attaché à l'étude de l'oeuf et de l'embryon dans tous les groupes zoologiques. Ceci l'a amené, en étudiant *Ascaris megalcephala* du cheval à découvrir le centrosome de la cellule et la loi de la réduction chromatique ou méiose (19). L'*ascaris* du cheval a, en effet, la particularité de ne posséder que quatre chromosomes non entrelacés et parfaitement visibles. Edouard Van Beneden découvrit, ce qu'on ignorait jusqu'à lui, que chacune des cellules reproductrices apporte un nombre réduit, haploïde, de chromosomes, et que la fusion qui fait suite à la fécondation reconstitue le nombre normal, diploïde, caractéristique de chaque espèce. Cette loi, considérée aujourd'hui comme élémentaire, devait être découverte pour pouvoir interpréter les lois de la génétique.

On a souvent souligné que le père de la génétique, le moine Gregor Mendel, a fait des découvertes biologiques capitales dès 1865, mais qu'elles sont restées méconnues parce que publiées dans une obscure revue locale. Le fait est exact, mais en l'absence de connaissances précises sur le développement de l'oeuf, on ne pouvait pas mesurer toute l'importance des travaux de Mendel. C'est le rapprochement entre les lois de Mendel - exhumées par Hugo De Vries en 1900 - et les découvertes de Van Beneden, qui peut être considéré comme le point de départ de la génétique, une science qui prend à notre époque une extension considérable (17, 15, 20).

Les mérites des Van Beneden, père et fils, sont universellement reconnus. Malines, la ville natale de Pierre-Joseph, a donné son nom à une très belle avenue sur laquelle fut érigé un monument. Sans doute peu de vétérinaires qui parcourent cette avenue de la cité archiépiscopale savent tout ce que notre médecine doit à cet illustre savant. Van Beneden statufié tient en main un bocal où se trouve un cestode, et non une fleur comme le croient beaucoup de Malinois.

Passons de la parasitologie à la *bactériologie*, toujours au XIXe siècle. Emile Van Ermengem est un savant moins connu que Van Beneden, mais on lui est redevable de travaux mémorables sur l'hygiène alimentaire. Une fois de plus, les vétérinaires sont les mieux placés pour mesurer la portée exacte de ses découvertes.

Emile Van Ermengem était médecin et professeur de microbiologie à l'Université de Gand; il est natif de Louvain en Brabant (21).

Au mois d'août 1892, un grave accident d'intoxication alimentaire survient dans le village de Moorsele, en Flandre occidentale (22, 23). Beaucoup de personnes sont atteintes de troubles gastro-intestinaux et quatre en meurent. Toutes les victimes ont consommé de la viande provenant de deux veaux malades dont l'un est même mort naturellement, ce qui paraît courant à l'époque.

Van Ermengem mène une enquête scientifique rigoureuse et isole *Bacillus enteridis* décrit par Gärtner en 1888 - autrement dit *Salmonella du-*

blin - dans un os de l'animal fournisseur de l'aliment incriminé et dans les organes d'une des victimes. Il prouve ensuite : 1. que ce bacille est pathogène pour le veau; 2. que la cuisson, même prolongée, de la viande dans laquelle le bacille pullule, ne détruit pas la toxine sécrétée par les germes. On reconnaît là tout le scénario, actuellement bien connu, de la toxi-infection alimentaire par une viande contaminée de manière endogène par *Salmonella*.

Van Ermengem fait donc ressortir le danger de consommer des viandes provenant d'animaux malades et, à fortiori, d'animaux morts de maladie. Mais en science ne suffit pas d'acquiescer une conviction, il faut encore convaincre le monde de la vérité qu'on a découverte. Sur ce plan, Van Ermengem se heurte à une forte résistance de la part des milieux médicaux, tant vétérinaire qu'humain.

Les accidents alimentaires chez l'homme sont connus depuis des temps immémoriaux; on n'en connaissait pas les causes et c'était un des chapitres les plus obscurs de la pathologie. Au XIXe siècle, ces accidents étaient pris : 1. soit comme des empoisonnements dus au cuivre ou au plomb des ustensiles de cuisine; 2. soit, pour le monde scientifique, comme étant provoqués par des substances toxiques résultant de la putréfaction et que l'on nommait *ptomaïnes*. Les viandes corrompues - putréfiées si l'on veut - ont de tout temps été interdites à la vente au même titre que les viandes ladres.

Il faut trois ans à Van Ermengem pour faire admettre qu'une viande non putréfiée, mais envahie par certains germes est plus nocive qu'une viande simplement putréfiée. Cette dernière, remarque-t-il judicieusement, est d'ailleurs impunément consommée par des animaux charognards comme le chien ou le porc, et même par les hommes amateurs de gibier faisandé.

Une nouvelle série d'accidents alimentaires observés en 1895 vient à point pour faire progresser les idées en cette matière (24, 23). Le vétérinaire Charles Lambert, à l'époque directeur de l'abattoir de Gand, était fort imbu de la théorie des poisons putrides ou ptomaïnes. Ayant à expertiser des saucissons suspects, il n'hésite pas à les déclarer propres à la consumma-

tion parce qu'ils ne présentent pas l'apparence de la putréfaction. Pour prouver le bien-fondé de sa décision, le vétérinaire absorbe une partie des saucissons et plusieurs de ses employés font de même. Tous deviennent malades et Lambert meurt après cinq jours (25). Van Ermengem, appelé à autopsier Lambert et à analyser l'aliment suspect, isole dans le cadavre et l'aliment un germe semblable à celui trouvé à Moorsele.

Cet épisode tragique enlève la conviction des plus sceptiques et fait triompher le point de vue de Van Ermengem. Il nous montre aussi qu'un échec peut parfois plus facilement faire progresser les idées que des expériences scientifiques bien conduites. Personnellement nous avons cependant de la sympathie pour Charles Lambert parce qu'il a défendu jusqu'au bout son intime conviction; l'homme devait être honnête et sincère. Charles Lambert, originaire du village de Wingene, a du reste fait parler de lui en d'autres circonstances; il a participé comme professeur à la fondation de la première école vétérinaire d'Amérique du Sud, à Santa Catalina, en Argentine (7).

Poursuivant ses études sur les toxi-infections alimentaires, Van Ermengem découvre le germe responsable du botulisme (23). Un peu plus d'un mois après la mort du vétérinaire Lambert, un nouvel accident alimentaire survient dans le village d'Ellezelles, en Hainaut, non loin de Renaix. Les obsèques d'un rentier sont l'occasion d'un repas funéraire suivi d'une maladie qui se déclare chez les trente-quatre musiciens de la fanfare locale. Trois musiciens meurent rapidement et une douzaine d'autres restent quelques temps entre la vie et la mort. Van Ermengem isole du jambon cru incriminé, un germe anaérobie et découvre ainsi *Clostridium botulinum* (26). Il prouve que ce germe ne provient pas d'une maladie du porc fournisseur du mauvais jambon (un seul des deux jambons du porc avait provoqué l'accident, l'autre était putréfié). Pour lui, il s'agit d'une véritable intoxication, mais sans lien avec la putréfaction. Il remarque aussi que la cuisson détruit la toxine du germe et rend l'aliment inoffensif.

Les succès de Van Ermengem tiennent uniquement au fait qu'il a su dépasser le problème pathologique humain et s'intéresser à la pathologie des animaux. A notre connaissance, *Clostridium botulinum* est la seule es-

pèce bactérienne à avoir été découverte en Belgique. Les périodes pastorienne et post-pastorienne ont été fécondes en découvertes sur les germes pathogènes; la plupart des espèces bactériennes ont été identifiées en France, en Allemagne et en Angleterre. Ultérieurement, d'autres savants belges ont fait des travaux remarquables sur le botulisme et notamment les vétérinaires René Willems, Louis Geurden, Joseph Thoonen et Jean Galmart (27).

L'accident qui a donné lieu à la découverte de *Clostridium botulinum* est resté gravé dans la mémoire des habitants d'Ellezelles dont certains se souviennent de l'identité des protagonistes de ce drame. Voici, près d'un siècle après ce fait historique, les identités du rentier et des trois victimes retrouvées dans les registres communaux (28) :

Antoine CRETEUR, 87 ans, rentier, décédé le 12 décembre 1895;

Jules-Victor HAUTRU, 19 ans, cultivateur, décédé le 19 décembre 1895;

Angèle-François-Adelson DELTENRE, 15 ans, tisserand, décédé le 19 décembre 1895;

Firmin-Jean-Baptiste CRETEUR, 21 ans, bourrelier, décédé le 23 décembre 1895.

Dans la lente progression des connaissances dans le domaine des sciences biologiques et médicales, il n'y a pas eu que des succès aussi éclatants que ceux qui viennent d'être évoqués. Nous pourrions multiplier les exemples, mais il est temps de conclure. Avant de terminer épinglons cependant encore dans cette riche histoire quelques faits curieux. Le plus illustre chirurgien de l'Université de Gand au moment de sa fondation était Joseph-François Kluyskens. Ses connaissances en pathologie animale l'ont fait choisir pour siéger dans le jury qui examinait les élèves de l'Ecole vétérinaire d'Utrecht avant 1830. Il existe donc des diplômes de vétérinaire vieux de plus de 150 ans, rédigés en néerlandais, qui portent la signature d'un professeur de l'Université de Gand (29).

Il convient aussi d'évoquer très brièvement la figure d'un autre illustre professeur de l'Université de Gand, Jean-François Heymans, décédé en 1932. On pourrait longuement parler des travaux qu'il a réalisés sur les tuberculoses animales (Fig. 2).

DEUX PERFECTIONNEMENTS

A LA

TECHNIQUE DE LA TUBERCULINATION

par injection des bovidés

PAR

le D^r J.-F. HEYMANS

Professeur à l'Université de Gand



IXELLES-BRUXELLES
G. BOTHY, IMPRIMEUR
RUE DE LA CONCORDE, 22

—
1914

Figure 2. Titre d'un travail de Jean-François Heymans sur la tuberculination des bovidés (Coll. de l'auteur).

A la manière de Van Beneden, Jean-François Heymans a aussi rendu un grand service à la science en transmettant son nom et son génie à son fils Corneille qui, comme chacun le sait, a reçu le Prix Nobel de physiologie et de médecine en 1938 pour "la découverte de l'importance des mécanismes du sinus carotidien et de l'aorte pour la régulation de la respiration" (30, 31).

Malgré les innombrables marques d'honneur dont il a très justement été comblé de par le monde, Corneille Heymans tenait aussi au titre de fondateur de l'Ecole vétérinaire de Gand, comme en témoigne une lettre écrite pratiquement la veille de son décès (Fig. 3). L'Ecole vétérinaire de Gand est sans doute la seule école vétérinaire au monde à avoir un Prix Nobel pour parrain, sinon pour père.

La Faculté vétérinaire de Gand est de création relativement récente et une dernière venue à l'Université de Gand. Cela ne réduit en rien ses possibilités d'investigation dans le domaine historique vétérinaire. La fresque que nous venons de brosser depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours, n'a pas la prétention d'être complète; nous avons tout au plus évoqué ce qui nous paraît être les grandes étapes de la genèse, de la pratique, de la recherche et de l'enseignement vétérinaires dans le pays flamand jusqu'au moment de la fondation de la Faculté. Puisse cette conférence faire éclore l'une ou l'autre vocation d'historien. Tel est le but poursuivi par les membres du Comité Sarton de l'Université de Gand que nous remercions pour avoir honoré nos travaux en nous décernant la médaille George Sarton 1986-1987.

BIBLIOGRAPHIE

1. Mammerickx, M. Evolution de la médecine vétérinaire de la préhistoire à nos jours. *Spectrum international Pfizer* (édition vétérinaire), 24, I-VII (1981).
2. Walker, R.E. *Ars veterinaria. L'art vétérinaire de l'Antiquité à la fin du XIXe siècle. Essai historique*. Galena, Levallois Perret, 1972.
3. Cahier, Ch. *Caractéristiques des saints dans l'art populaire*. Deux tomes, Culture et civilisation, Paris. Impression anastatique. Paris, 1867; Bruxelles, 1966.
4. Van Heurck, E. *Les drapelets de pèlerinage en Belgique et dans les pays voisins*. Anvers: Buschmann, 1922.
5. Mammerickx, M. *Claude Bourgelat, avocat des vétérinaires*. Bruxelles: Chez l'auteur, 1971.
6. Railliet, A. et Moule, L. *Histoire de l'Ecole d'Alfort*. Paris: Asselin et Houzeau, 1908.
7. Mammerickx, M. *Histoire de la médecine vétérinaire belge, suivie d'un répertoire bio-bibliographique des médecins vétérinaires belges et de leurs écrits. Mémoires de l'Académie royale de Médecine de Belgique*, 1967, IIe série, 8^e tome V, n^o 4.
8. Mammerickx, M. *La genèse de l'enseignement vétérinaire en Belgique*. In : P. P. Pastoret, G. Mees et M. Mammerickx (eds.), *De l'art à la science ou 150 ans de médecine vétérinaire à Cureghem*, Edition Annales de médecine vétérinaire, 1986, pp. 17-29.
9. Mammerickx, M. *Les débuts de l'Ecole vétérinaire de Cureghem de 1831 à 1860*. In : P. P. Pastoret, G. Mees et M. Mammerickx (eds.), *De l'art à la science ou 150 ans de médecine vétérinaire à Cureghem*, Edition Annales de médecine vétérinaire, 1986, pp. 37-56.

10. Mammerickx, M. et De Coninck, M. *Le diplôme de médecin vétérinaire en Belgique*. In : P. P. Pastoret, G. Mees et M. Mammerickx (eds.). *De l'art à la science ou 150 ans de médecine vétérinaire à Cureghem*, Edition Annales de médecine vétérinaire, 1986, pp. 137-147.
11. De Clerck, K. *Uit het verleden van de R.U.G., nr 15, "50 jaar nederlandsstalig diergeneeskundig onderwijs aan de R.U.G. Gent"*. Gent: Archief R.U.G., 1984.
12. Lameere, A. *Van Beneden Pierre-Joseph*. In : *Biographie nationale publiée par l'Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique*, Tome vingt-sixième VAAST-VYVERE, pp. 184-191, Bruxelles: Ets. Emile Bruylant, 1936-1938, pp. 184-191.
13. Brien, P. *Pierre-Joseph Van Beneden 1809-1894*. In : *Florilège des sciences en Belgique pendant le XIXe siècle et le début du XXe*, Académie royale de Belgique, classe des sciences, SL 1968, pp. 825-851.
14. Baillet, C. *Helminthes*. In : *Nouveau dictionnaire pratique de médecine, de chirurgie et d'hygiène vétérinaires*, H. Bouley et Reynal (eds.), Tome huitième CAN-HEL, Paris: Asselin et Cie., 1866, pp. 519-687.
15. Renaux, E., Dalq, A. et Govaerts J. *Aperçu de l'histoire de la médecine en Belgique. Collection nationale, 7e série, n° 84*, Bruxelles: Office de Publicité, 1947.
16. Trasbot, L. *Ladrière*. In : *Nouveau dictionnaire pratique de médecine, de chirurgie et d'hygiène vétérinaires*, Bouley, H., Sanson, A., Trasbot L., Nocard, Ed. et Bouley, P. (éds.), Tome onzième JAU-LEV, Paris: Asselin et Cie., 1880, pp. 327-370..
17. Rostand, J. *Esquisse d'une histoire de la biologie*. Paris: Gallimard, 1945.
18. Brien, P. *Edouard Van Beneden 1846-1910*. In : *Florilège des sciences*

en Belgique pendant le XIXe siècle et le début du XXe, Académie royale de Belgique, classe des sciences, SL 1968, pp. 967-990.

19. Van Beneden, E. *Recherches sur la maturation de l'oeuf et la fécondation*. *Archives de biologie*, 1883, 4, 265-640.
20. Daumas, M. *Histoire de la science*. Encyclopédie de la Pléiade, Paris: Gallimard, 1957.
21. De Seyn, E. *Dictionnaire biographiques des sciences, des lettres et des arts en Belgique, Tome second*, Bruxelles: Editon l'Avenir, 1936.
22. Van Ermengem, E. *Recherches sur les empoisonnements produits par de la viande, à Moorseele*. *Ann. méd. vét.*, 1893 42, 96-99.
23. Van Ermengem, E. *Les sciences bactériologiques et parasitologiques*. In : *Le mouvement scientifique en Belgique, 1830-1905*, Tome II, Bruxelles: Société belge de librairie, 1908, pp. 3-113.
24. Lienaux, E. *Recherches sur les empoisonnements produits par les viandes*. *Ann. méd. vét.*, 1895, 44, 666-673.
25. Anonyme. *Nécrologie (Charles Lambert)*. *Ann. méd. vét.*, 1895, 44, 688.
26. Van Ermengem, E. *Untersuchungen über Fälle von Fleischvergiftung mit Symptomen von Botulismus*. *Zentrabl. Bakteriol. Parasitenk. Infektionskr. Hyg. Abt. I Orig.*, 1896, 19, 442-444.
27. Van Goidsenhoven, Ch. et Schoenaers, F. *Maladies infectieuses des animaux domestiques*. Paris-Liège: Vigot-Desoer, (SD).
28. Archives de la commune d'Ellezelles (Hainaut). *Registre des décès, année 1895, actes n° 89, 90, 91 et 93* (recherches faites par MM. G. Vandendaele et J. Hustache), 1895.

29. Offringa, C. *Van Gildestein naar Uithof. 150 jaar dierengeneeskundig onderwijs in Utrecht. Deel I. 's Rijksveeartsenijschool (1821-1918); Veeartsenijkundig Hoogeschool (1918-1925)*. Utrecht: Rijksuniversiteit Utrecht, Faculteit der diergeneeskunde, 1971.
30. Anonyme, Le prix Nobel de 1938 de physiologie et de médecine fut attribué, le 26 octobre 1939, à Corneille Heymans. In : *Les prix Nobel en 1939*, Stockholm: Imprimerie royale P.A. Norstedt et Söner, 1942, pp. 60-82.
31. De Schaepdryver, A.F. (ed.) *Corneel Heymans, a Collective Biography*. Ghent: Heymans Foundation, 1972.



